

Jacques ROUX

L'ANARCHIE

ET LA

RÉVOLUTION

Prix : 15 Centimes

EN VENTE :

16, RUE DU CROISSANT, 16

Paris



L'Anarchie et la Révolution

L'heure de la délivrance est proche. La Révolution, ayant accompli son cycle séculaire, revient vers nous avec une précision astronomique. Encore invisible à l'œil du vulgaire, le météore est déjà signalé par les chercheurs, en qui une longue étude de l'histoire a développé la divination des voyants. Savoir c'est prévoir. La connaissance des lois naturelles nous permet de calculer les mouvements des corps célestes, de faire concourir les forces physico-chimiques à des effets déterminés. Une sociologie plus avancée nous livrerait de même les secrets de l'avenir et guiderait nos pas, dans les ténèbres où nous marchons à tâtons, comme la colonne de feu d'Israël.

La science sociale en est encore réduite à des inductions approximatives, basées sur l'observation ; elle n'atteindra que dans un avenir lointain la période plus avancée où elle pourra procéder par déductions rationnelles. N'importe ; il nous faut faire le bilan de nos acquisitions, démêler les faits constatés des hypothèses gratuites, afin de déterminer la tendance de l'évolution, et la direction que nous devons suivre pour échapper au demi-cercle dangereux, quand le cyclone fondra sur nous. Ce travail ne peut être ajourné, car la Révolution chemine dans l'espace avec une vitesse plannétaire, et demain nous enveloppera dans ses tourbillons.

Ils sont donc les bienvenus ceux qui, dans ces jours d'attente et d'anxiété, nous apportent le résultat de leurs méditations et nous ouvrent des

Conquies

2...

*c'est le
roman*

Romantique

horizons nouveaux. Nous devons leur être reconnaissants de la gerbe de vérités dont ils augmentent notre moisson, tout en soumettant à une critique impartiale ce que leurs vues renferment de contestable ou d'erroné.

Au premier rang de ces novateurs hardis, il faut placer Pierre Kropotkine. Son livre *Paroles d'un Révolté*, marque une date dans l'histoire des doctrines socialistes. Il court dans ces pages brûlantes un souffle insurrectionnel qui communique le frisson de l'enthousiasme. On n'avait rien entendu de pareil depuis Proudhon. L'apre franc-comtois paraît terne en comparaison, il est trop raisonneur. L'éloquence du révolutionnaire russe, moins littéraire, est plus puissante; sobre et contenue, elle éclate par instants, dardée d'éclairs, en élans irrésistibles. Après avoir instruit le procès de la société contemporaine, Kropotkine conclut à sa destruction radicale. Restait à dégager la formule de la société nouvelle. C'est ce qu'il a essayé de faire depuis, dans de nombreux articles parus dans *le Révolté*. Il préconise le communisme-anarchiste, et cherche à démontrer que l'application de ce système ne rencontrera pas d'obstacles insurmontables. En même temps, il examine les moyens d'action que nous devons employer pour assurer le triomphe définitif du prolétariat: Bien-être immédiat assuré à la masse; culture rationnelle du sol; suppression des industries de luxe consacrées uniquement aux jouissances des classes privilégiées, et leur remplacement par la production des objets indispensables aux travailleurs des villes et des campagnes, etc.

Toutes ces mesures s'imposeront au lendemain de la Révolution. Elles sont empreintes d'un sens profondément pratique. Que ne puis-je en dire autant du fond même de la théorie. Je me propose de la discuter ici. Mais je voudrais auparavant faire la critique d'un ouvrage récemment

qui impose

publié par un jeune anarchiste de haute valeur. L'exposition de mes idées y gagnera en clarté et en méthode.

Philosophie de l'anarchie, tel est le titre de la brochure du compagnon Malato, écrite avec une remarquable élégance et qui renferme nombre d'aperçus originaux. Elle a une allure bien personnelle. C'est l'œuvre d'un penseur, et non une simple compilation. Si le jeune auteur se laisse parfois emporter par son ardente imagination à des chevauchées dans les siècles futurs, il faut en revanche le féliciter de son indépendance d'esprit. Je signalerai surtout le chapitre : *Production, Consommation, Echange*, où, après avoir fait justice des prétentions despotiques du communisme d'Etat, Malato se retourne contre ceux de nos amis qui, hantés par la crainte chimérique de la reconstitution d'une autorité nouvelle sur les ruines de la société capitaliste, s'élèvent contre toute organisation. « Le groupement des efforts, dit-il, est nécessaire pour la lutte, il est nécessaire pour assurer au lendemain le fonctionnement de la machine sociale » ; puis il ajoute que ce groupement devra s'effectuer d'après les « affinités ». A la bonne heure ! N'est-il pas évident que la constitution de l'avenir c'est la fédération économique, immense circulation, comparable à celle du sang, dans la quelle viendront se fondre par anastomose les réseaux innombrables des associations locales, agricoles et industrielles. Dans un pareil système, où le centre est partout et la circonférence nulle part, il n'y a plus place pour l'autorité.

Je ne puis analyser ici l'ouvrage dans ses détails ; tout est à lire, presque tout est à louer. Il est pourtant un point, d'importance capitale, où l'auteur a blessé mes sentiments révolutionnaires et soulevé mes protestations. Ici, la critique reprend ses droits ; je vais l'exercer en toute liberté, comme c'est la coutume entre anarchistes.

Le livre de Malato débute par des paroles découragées. Dès l'entrée en matière, le lecteur est surpris de voir un anarchiste prédire à ses compagnons le sort de leurs prédécesseurs, les *Enragés* de 1793. « L'anarchie, nous dit-t-on, aura sa part dans la révolution sociale imminente, sans toutefois triompher » (page 4). Et ce n'est pas là une simple boutade. Cette idée est développée tout au long dans le premier chapitre, d'où j'extrais quelques passages caractéristiques : « L'anarchie, qui ne triomphera pas encore malheureusement à la première révolution... sera le contrepoids indispensable pour empêcher la liberté de sombrer à jamais dans le débordement communiste » (p. 11). « Nous le répétons, l'anarchie absolue, idéal supérieur à tous les systèmes en *isme*, ne se réalisera pas au lendemain de la révolution sociale » (p. 12). — « On peut hardiment présumer qu'une ou deux générations suffiront pour arriver à l'anarchie » (p. 4).

Voilà qui est clair. La réalisation de nos espérances se trouve ajournée à cinquante ans, à un siècle peut-être. A l'échéance fixée, les philosophes d'alors engageront nos petits-neveux à patienter encore, et ainsi de suite indéfiniment. Il se créera à la longue un état d'esprit analogue au Messianisme, provoqué chez les Juifs par les prédictions des prophètes. Ces bons Israélites attendent toujours sous l'orme, puisque vérification faite, il s'est trouvé que le Nazaréen n'était qu'un messie en toc, comme qui dirait un possibiliste. Le barbier légendaire qui affichait sur sa porte : « Ici on rasera gratis demain », avait renouvelé cette mystification sous une forme plus gaie. Mais la perspective que nous découvre Malato n'a vraiment rien de réjouissant.

Il ne s'explique pas sur l'attitude que nous devons observer pendant la prochaine révolution qui doit, d'après lui, signaler la victoire du collec-

tivisme. Serons-nous réduits au rôle du chœur dans la tragédie antique, nous bornant à commenter les péripéties de la lutte, à en prédire les catastrophes, à donner de sages conseils aux acteurs du drame ? Ou bien, dissimulés dans les coulisses, tiendrons-nous l'emploi de machinistes, et nous bornerons-nous à soulever au bon moment les trucs, remplissant ainsi l'office de « contre-poids » que nous assigne d'avance l'auteur de la brochure ?

Au fait, je me trompe. Malato nous compare en effet à Jacques Roux, à Chaumette, à Babœuf, et nous prédit une destinée identique. Nous lutterons donc à la « prochaine » et nous en découvrions. Mais nous sommes voués d'avance à la mort. Déjà la Société nous a désignés pour le sacrifice ; elle a prononcé la formule sacramentelle qui, dans l'antiquité, mettait hors la loi quiconque avait enfreint le pacte : *Qui secus faxit, sacer esto !* (*) Brr... je sens déjà sur ma nuque le froid du couteau.....

Non!
de l'antiquité
Eh bien non ! cela ne sera pas. Le peuple est devenu majeur. Il veut enfin s'émanciper et secouer le joug des oligarchies. Le XIX^e Siècle ouvre une ère nouvelle dans l'histoire. L'humanité, suivant le mot d'Auguste Comte, avait grandi par la tête pendant la durée des évolutions antérieures. L'avènement de la bourgeoisie correspond à l'entrée en scène du prolétariat, et à une violence dans la lutte de classes que n'avaient pas connue les âges précédents. Les trois défaites successives des travailleurs les ont enfin éclairés. Tout indique qu'au prochain soulèvement ils ne se contenteront plus d'affirmer un communisme sentimental, comme en 1848, ou de revendiquer des

* Que celui qui désobéit à la loi soit dévoué aux dieux infernaux. On trouve une réminiscence de cette disposition de la loi des douze tables dans les anathèmes de l'Eglise contre les hérétiques.

franchises communales, comme en 1871. A l'heure marquée, ils se lèveront en masse et s'empareront de la richesse sociale. Cette prise de possession deviendra irrévocable. La coalition monarchique et bourgeoise viendra se briser contre un peuple résolu à mourir pour défendre son sol nourricier, redevenu le patrimoine commun.

Ce qui rendrait une restauration possible, ce seraient les demi-mesures, les attermoiements des socialistes d'Etat. Si la plèbe, au lendemain de la victoire, se contentait d'acclamer un gouvernement et d'attendre les décrets de ses nouveaux maîtres, alors la Révolution serait infailliblement perdue. Pendant que les commissions feraient l'inventaire des biens meubles et immeubles, et se perdraient en discussion stériles, la bourgeoisie appellerait à son secours les bayonnettes prussiennes. Le peuple, déçu dans son attente, réduit à la misère par le chômage et la rareté du numéraire caché au fond des coffres-forts, écoeuré de l'incapacité de ses néo-dirigeants, se défendrait mollement. Ses revendications seraient encore une fois noyées dans le sang, et la réaction triomphante tiendrait le socialisme en échec pendant un demi-siècle.

« Ceux qui font les révolutions à demi creusent leur propre tombeau », disait mélancoliquement Saint-Just; et dès 89, Adrien Duport recommandait de labourer profond. L'expropriation sans phrases de la classe capitaliste, opérée brutalement et en masse dès le début, la répression impitoyable de toute tentative de reconstitution de l'Etat, — voilà notre seule chance de salut. Laisser la bande coalisée des socialistes autoritaires s'installer à l'Hôtel-de-Ville, en s'entourant d'un état-major galonné et d'escadrons de mamelucks, sous prétexte que « l'idée anarchiste n'a pas eu le temps de pénétrer les masses et que la succession des événements est plus rapide que

l'évolution des cerveaux », — laisser s'accomplir cette comédie renouvelée du 18 Mars, équivaudrait à la déclaration de faillite de la Révolution.

Ce rôle passif ne peut convenir au tempérament tout d'action des anarchistes militants. Nos prétentions sont plus hautes.

Petite élite de cœurs indomptés, matelots aguerri aux tempêtes, dont l'œil clairvoyant perce la brume qui enveloppe les événements, notre mission historique est de conduire l'humanité vers le Nouveau-monde mystérieux, pressenti par nos ancêtres les Enragés. Dans ce voyage au long cours vers la Terre inconnue, au milieu des éléments déchainés, il faudra, pour faire la route et triompher des révoltes ou des découragements de l'équipage, des pilotes intrépides, des Colomb ou des Magellan dont la volonté héroïque sera tendue par la toute-puissance de l'idée fixe.

En un mot, et pour parler sans métaphores, laissons les contemplatifs s'absorber dans leurs formules de savants ou leurs visions de pophètes. Saluons ces esprits puissants qui dévoilent les lois et les causes ; parfois, dans une illumination soudaine, ils entrevoient confusément l'avenir. Leur parole est notre viatique ; mais le sens en reste souvent obscur comme celui de l'oracle de Delphes, que le génie pratique de Thémistocle et des Athéniens put seul déchiffrer. L'heure est venue pour les hommes d'action d'entrer en scène et de contrôler expérimentalement les intuitions des penseurs. De leurs marteaux de cyclopes, ils vont briser les vieux moules et en jeter les débris dans la fournaise révolutionnaire, où les éléments, dissociés par l'ardeur du feu, se recombinaient ensuite en agrégats nouveaux, d'une structure imprévue, en désaccord avec les conclusions prématurées de théories trop conjecturales.

Antarctique

*rien de plus que
quasi*

L'empirisme des praticiens apparaît ici dans toute sa supériorité sur les abstractions de la raison pure. Goethe l'a compris avec sa divination de poète, quand il nous montre Faust occupé à traduire le premier verset de l'évangile de Jean. Le vieux docteur écrit d'abord : « au commencement était le verbe » ; puis, mécontent de son interprétation, il remplace successivement le mot *verbe* par ceux d'*esprit* et de *force* ; enfin éclairé par l'inspiration, il pénètre la pensée texte et traduit : « *Au commencement était l'action !* »

L'action, c'est la force à l'état dynamique, c'est l'essence même de la phénoménalité dont la science ne parviendra jamais qu'à nous donner une représentation incomplète. Elle préside à l'évolution des sociétés, produit spontanément d'une activité si peu consciente d'elle-même que la notion du progrès est restée ignorée jusqu'à la fin du siècle dernier. De création récente, n'ayant encore fixé ni ses principes ni ses méthodes, l'économie sociale ne peut formuler que des hypothèses provisoires (*working hypothesis* comme disent les physiciens anglais), bonnes tout au plus à nous fournir quelques vagues indications pour ces expériences gigantesques qui sont les Révolutions. L'action se manifeste dans sa puissance souveraine, lors de ces crises convulsives d'enfantement où tout l'art politique se résume dans le cri de Danton : de l'audace, encore de l'audace ! L'instinct des masses ne s'y est pas trompé. De tout temps, l'estime publique a réservé la première place à ceux qui ont agi et créé de toutes pièces l'histoire vivante, dont l'histoire écrite n'est que la pâle évocation. (1)

A notre tour, nous voulons être des faiseurs d'histoire. Nous voulons pénétrer en conquérants dans l'Europe bourgeoise, et dissoudre par la force

(1) « L'histoire est une résurrection » (Michelet)

une société tombée en décrépitude. Des esprits timorés redoutent la venue de cette Révolution libératrice, s'imaginant qu'elle va nous replonger dans la barbarie et répandre la dévastation sur son passage, comme les hordes mongoles d'Attila et de Tamerlan. Ces appréhensions sont vaines. La civilisation ne s'éteindra pas dans la nuit d'un second Moyen-âge. Les barbares modernes ce sont ces paysans, ces ouvriers, ces spécialistes de tout ordre, possédant dans leur ensemble le savoir encyclopédique de notre temps, et supérieurs en moralité à la classe possédante. Ils ne détruiront pas en aveugles, comme des musulmans fanatiques. Quelles que soient les ruines accumulées, il restera assez de livres, de monuments, de machines, pour reconstituer en peu d'années un capital matériel et intellectuel bien supérieur à celui de notre époque, appauvrie par le parasitisme et les crises périodiques. Sur les décombres de l'ancien monde s'épanouira une Renaissance nouvelle, plus vivace que la première, une floraison merveilleuse de l'humanité rajeunie, toute débordante des sèves printanières.

Une grave question se pose. Pourquoi cette défaillance chez quelques uns de nos amis? Que sont devenues les belles ardeurs d'antan? Comment expliquer ce découragement au moment où la situation devient nettement révolutionnaire?

J'en trouve la cause dans une préoccupation trop constante de l'idéal, dans la recherche d'un absolu inaccessible. Le dégoût du présent a fait naître des rêveries chimériques où l'on retrouve comme un reflet du mysticisme qui a présidé aux épidémies religieuses. Impuissant à résoudre le problème du paupérisme, le christianisme, expression à ses débuts

des revendications du monde esclave, détourna le courant de ces aspirations positives vers les félicités imaginaires du royaume céleste. De nos jours, la croyance au merveilleux s'est éteinte, et avec elle sont mortes ces espérances ultra-terrestres. L'accroissement prodigieux de la richesse sociale a donné l'essor à des désirs plus pratiques. Le socialisme est né de cette poussée universelle vers la recherche du bien-être. Mais quelques esprits imaginatifs ne se sont pas contentés de réclamer une répartition plus équitable des charges et des produits. Frappés du développement inouï du machinisme, ils ont cru au retour possible de l'âge d'or, à un paradis terrestre où l'humanité, affranchie de la loi du travail manuel, vivrait dans la condition heureuse des petites aristocraties de la Grèce ancienne, sans autres préoccupations que la culture des arts, de la philosophie et des sciences.

Cette idée avait été déjà développée sous forme paradoxale par Aristote, et le poète Antiparos, en voyant fonctionner pour la première fois le moulin à eau, s'écriait, il y a deux mille ans : « Épargnez le bras qui fait tourner la meule, ô meunières et dormez paisiblement ; que le coq vous avertisse en vain qu'il fait jour !... Vivons de la vie de nos pères, et « oisifs, réjouissons-nous des dons de la déesse ! »

Sans partager entièrement ces illusions, bon nombre d'anarchistes n'en admettent pas moins qu'il suffira de quelques progrès techniques, faciles à réaliser à l'aide des données de la science contemporaine, pour réduire le travail humain à des proportions insignifiantes et le transformer en une sorte de gymnastique attrayante. Ils ne tiennent pas un compte suffisant de notre capacité illimitée de consommation, dont l'expansion tend sans cesse à dépasser le développement de la production. Une culture intellectuelle plus grande développera chez les masses des besoins nouveaux. Le type de bien-être des ouvriers français ou anglais est incomparablement supérieur à celui des

fellahs d'Egypte ou des coolies chinois. Quand la suppression du parasitisme lui aura créé des loisirs, l'humanité s'affinera et contractera des besoins de luxe dont la satisfaction lui coûtera de nouveaux efforts. Les machines permettront sans doute de raccourcir la journée de travail quand elles auront changé de mains. Mais comme elles ne pourront jamais se construire ni s'entretenir d'elles mêmes, bon gré mal gré, on en reviendra à la corvée imposée à chacun au prorata de ses forces et de ses besoins, et proportionnellement à la somme de travail requise pour l'entretien de l'outillage collectif.

Je marche sur un terrain brûlant. Je m'y aventure pourtant parce qu'une révision des théories anarchistes s'impose. Dans leur état actuel, elles ressemblent à ces fontes de première fusion, où la malléabilité et la tenacité du fer sont altérées par des éléments étrangers. Un affinage est nécessaire pour isoler le pur métal, propre aux usages pratiques. Cette opération délicate demande une main plus exercée que la mienne. Je veux seulement présenter quelques observations personnelles, laissant à des investigateurs plus compétents la gloire de résoudre un problème qui a défié les efforts de trois générations.

Les précurseurs de l'anarchie, Proudhon et Bakounine, avaient eu la claire conception d'un état social où les énergies individuelles se manifesteraient librement, sous la condition d'être contenues dans leurs limites respectives par le principe de la mutualité et de la réciprocité des contrats. L'équilibre économique et l'équation des libertés devaient résulter de cet ingénieux mécanisme qui harmonisait les intérêts opposés. Cette doctrine comptait de nombreux adhérents dans l'Internationale. A l'heure présente, elle rallie encore les anarchistes américains.

Après l'écrasement de la Commune, l'Allemagne devint la terre classique du socialisme. Là florissait un communisme autoritaire et pédantesque, hérissé de formules scientifiques. Son grand-pontife était Marx.

*Caractère une fois
qui implique
qui juge
Oh, oui!*

*Il était
dans le vrai*

Devenu tout puissant dans le Conseil de l'Internationale, il gagna à sa cause la plupart des proscrits par la rigueur apparente de ses théories. Il sut leur persuader que l'individualisme de Bakounine cachait des tendances bourgeoises, et fit chasser le grand révolutionnaire russe de l'Association. La vogue fut alors partout au collectivisme. Les dissidents ne formèrent plus qu'une petite minorité de suspects.

Une réaction se produisit bientôt. L'idée de liberté est impérissable. Etouffée un moment en Occident, elle reparut en Russie, non pourtant dans sa pureté originelle. Transplantée dans les steppes, elle s'amalgama au communisme primitif des tribus, perpétué dans le *mir*. Il en est résulté une conception nouvelle, le *communisme-anarchiste*. Propagée par les réfugiés russes, avec l'ardeur communicative propre à leur race, cette idée a fait le tour du monde, recrutant ses adhérents parmi les révolutionnaires d'avant-garde. Elle se résume en ces deux termes : production à volonté, consommation à discrétion. Ses promoteurs nient la possibilité de déterminer la *valeur*, pierre d'achoppement des économistes et des collectivistes. Logiciens intrépides, ils concluent à la suppression de l'échange ; dans la société nouvelle, il n'y aura plus que des *utilités*, chacun pourra prendre à sa convenance « au tas » des produits.

Eh bien ! je n'hésite pas à déclarer ce système impraticable, — du moins dans l'état actuel de l'humanité. Les anarchistes, malgré la foi qui les anime, en ont eux-mêmes vaguement conscience : de là vient leur découragement quand ils regardent à terre. Ils sentent bien au fond que le prolétariat ne les suivra pas. Mais plutôt que de chercher une autre solution, ils préfèrent s'abîmer dans la contemplation extatique de leur idéal. Ils caressent le chimérique espoir que, pendant la révolution, la sociabilité se développera chez les hommes au point de les amener en quelques années au règne de la fraternité.

La critique approfondie du communisme libertaire m'entraînerait trop loin. Je me contenterai de développer quelques objections capitales.

1. L'intérêt personnel est le mobile de presque tous nos actes. C'est le grand ressort de la production. Si on le brise, il faut le remplacer par une force nouvelle, d'égale intensité ; sinon le mouvement des rouges sociaux se trouvera suspendu. A côté de ce moteur, il y a sans doute les penchants moraux, *l'altruisme*, dont l'énergie s'est accrue sans cesse dans le cours des siècles. Mais la fonction de l'altruisme n'a été jusqu'ici que celle de modérateur de l'individualisme, de « contrepoids » comme dirait Malato. Dans le milieu contemporain, où l'insolidarité grandit chaque jour sous l'impulsion du mercantilisme universel, ce second ressort tend à s'affaiblir. Par un phénomène de régression, caractéristique des organismes à leur déclin, les liens sociaux se relâchent de plus en plus. La concurrence éffrénée nous ramène au « struggle for life » de la vie sauvage, à une sorte de darwinisme où la victoire est au plus fort, au plus entreprenant, à celui que n'embarrassent pas de vains scrupules. Le début de la période révolutionnaire amènera infailliblement un nouveau débordement des instincts nutritifs, trop longtemps comprimés. Les convoitises et les haines déchainées produiront une recrudescence de l'individualisme.

Cet état chaotique ne sera sans doute que passager. Une réaction violente, fréquente dans l'histoire des révolutions, provoquera peut-être une crise salutaire. On verrait alors le peuple, dans une explosion de sentimentalisme humanitaire, décréter la communauté des biens, et puiser dans cette ferveur mystique, un surcroît d'énergie pour la lutte. Pareil phénomène s'est manifesté chez les Anabaptistes au siège de Munster. Il s'est reproduit à un moindre degré pendant la Révo-

lution française. Mais l'enthousiasme n'est pas durable; l'exaltation une fois tombée, l'homme reparait tel que l'ont fait les conditions historiques de son époque. Les orgies du Directoire ont suivi de bien près l'élan patriotique de 92 et la sombre fureur de 93. Dans le collapsus qui suit fatalement l'ivresse, on retombera au terre à terre des intérêts égoïstes. Chacun voudra consommer à discrétion en travaillant le moins possible. Il en résultera la misère générale d'abord, des luttes intestines ensuite, et finalement le retour à l'individualisme sans frein.

11. La fonction fait l'organe, disent les physiologistes. On en conclut que le régime communautaire une fois institué, il suffira d'entretenir quelque temps l'impulsion initiale pour que l'altruisme prenne le dessus sur l'intérêt personnel. Le fonctionnement régulier du communisme libertaire n'exigerait ainsi qu'une période préparatoire fort courte.

Je répondrai que, si les modifications acquises sont transmissibles par hérédité, elles ne se produisent qu'avec une extrême lenteur. Les espèces animales ont si peu varié depuis l'origine des âges historiques, qu'on a cru longtemps à leur fixité. L'exemple suivant, classique en paléontologie, me paraît propre à donner une idée exacte du temps prodigieux qu'exige la transformation d'un organe.

Le cheval descend en ligne droite du palæotherium, ongulé à trois doigts qui habitait les marécages de la période éocène. Le soulèvement graduel du fond des mers ayant mis à sec de vastes surfaces continentales, le pied du palæotherium s'adapta progressivement à ces conditions nouvelles, et prit une structure plus propre à la course en plaine. L'anchitherium, qui lui succéda, s'en distingue par un développement considérable du doigt médian; les deux doigts latéraux se sont raccourcis et ne portent plus sur le sol que par leur

pointe extrême ; ils se rétractent encore chez l'hipparion, où ils sont réduits à l'état d'appendices atrophiés. Enfin, le cheval ne possède plus qu'un doigt unique muni d'un sabot ; mais on retrouve la trace des doigts disparus dans les stylets métatarsiens. Ça et là, apparaissent encore de nos jours des chevaux possédant des doigts supplémentaires, et qui constituent de véritables hipparions.

Cette persistance des caractères de la souche primordiale, qui se manifeste par des retours vers les types disparus, est un fait d'ordre si général que la science a dû créer un mot pour la désigner : *l'atavisme*. La tendance des êtres organisés à conserver ainsi l'empreinte originelle ne cède que pas à pas à l'action continue du milieu. On peut en évaluer la puissance par les milliers de siècles écoulés depuis le début de la période tertiaire, pendant lesquels s'est accomplie l'évolution des équidés depuis le palæotherium jusqu'au cheval. Encore s'agit-il là de formes animales douées d'une remarquable malléabilité ; les espèces persistantes, comme celle du tapirs, n'ont subi dans le même intervalle de temps que des modifications insignifiantes.

L'homme appartient à cette dernière catégorie ; il présente une étonnante stabilité. Sa dentition seule manifeste une tendance à la variation ; certains indices semblent prouver que le nombre des dents des races humaines les plus progressives décroîtra dans l'avenir. Cette réduction paraît corrélative d'un accroissement de la capacité crânienne, dont le volume a légèrement augmenté dans le cours des âges. Les bas-reliefs assyriens, les peintures égyptiennes, les sculptures grecques, démontrent toutefois que, dès le début de la période historique, les types des races actuelles étaient déjà fixés. Les légères modifications qu'ils ont subies depuis, doivent être attribuées, bien plutôt aux migrations et aux croisements qui en ont résulté qu'à une évolution proprement dite.

Pareillement, les caractères nationaux montrent une tendance très nette à la conservation du type primitif.

Nous avons encore beaucoup de traits de ressemblance avec nos ancêtres gaulois. L'esprit aventureux des anglais, leur amour du danger, rappellent le courage indomptable des pirates scandinaves dont ils descendent.

Les institutions sociales elles-mêmes, malgré leur plasticité apparente, possèdent une force de résistance incroyable. L'idée religieuse, en décadence manifeste depuis le 14^e siècle, battue en brèche par la science moderne, tient encore par de profondes racines. Elle reparait aujourd'hui, chez le parisien sceptique, sous la forme imprévue du culte des morts, vestige du fétichisme ancestral.

Le principe d'autorité, après tant de révolutions, imprègne toujours nos cerveaux. L'idée d'une société sans gouvernement paraît incompréhensible au plus grand nombre. C'est l'inexorable nécessité des événements qui pousse les peuples d'Occident vers l'Anarchie, par la dissolution de la féodalité industrielle, et non l'effort soutenu d'une volonté consciente. Il en résulte une marche saccadée du progrès par brusques à-coup. A la prochaine révolution, nous aurons à combattre les tendances ataviques qui porteront la foule à acclamer de nouveaux maîtres, comme les Francs élevaient leurs chefs sur le pavois. La lutte furieuse qui s'en suivra usera notre génération.

Quant à l'appropriation individuelle, c'est un sentiment si vivace qu'il faudra plutôt s'attacher à en réprimer les écarts et à en modifier l'exercice qu'à vouloir l'extirper du cœur de l'homme. L'idée de propriété renferme deux éléments qu'il importe de séparer. Dans son acception bourgeoise de main-mise sur le sol, les machines, le capital social, elle constitue un vol qui soulève la révolte des masses. C'est le butin que s'est attribué la classe conquérante. Sa défaite entraînera nécessairement sa déchéance et sa dépossession. Aussi bien, le but de la guerre est la dépouille du vaincu. Le peuple victorieux usera impitoyablement du droit de la force vis-à-vis de ses oppresseurs séculaires.

Brûler les titres de rente, abolir la dette publique et la dette hypothécaire, confisquer les usines et les grandes propriétés, voilà les seuls moyens d'anéantir définitivement la féodalité financière et industrielle.

L'expropriation de la petite culture et de la petite industrie présentera des difficultés plus grandes ; il faudra y procéder avec ménagements. Quoi qu'il en soit, la socialisation totale des forces productives s'accomplira aisément en un petit nombre d'années.

L'action révolutionnaire, toute puissante pour la réalisation de ce programme, se brisera infailliblement contre la volonté populaire, si elle prétend aller plus loin et contraindre le producteur à renoncer à la propriété de son produit.

C'est précisément parce qu'il a conscience que le capitaliste s'enrichit de son travail non payé, que le prolétariat veut recourir à la force pour mettre la main sur cette plus-value, accaparée par une minorité spoliatrice. L'égalité des droits, proclamée en 1789, aboutit logiquement à la réciprocité des services et à l'égalité dans l'échange. Le principe de l'équivalence des fonctions qui en découle, a conduit le peuple à l'idée du droit économique ; posséder le produit intégral de son travail et l'échanger à son gré contre une somme de denrées de valeur égale, c'est là, pour le moment, le *summum* de ses revendications. La mise en commun des objets de consommation lui répugne. J'ai pu me convaincre, à maintes reprises, combien ses instincts sont en désaccord avec nos formules communistes. L'aphorisme si cher aux anarchistes : « Fais ce que veux, prends au tas des produits », blesse le sentiment de justice inné au cœur des simples. Que ceux qui s'illusionnent encore, veuillent bien quitter un moment l'atmosphère surchauffée des groupes. Qu'ils aillent dans le peuple, et cherchent à lui faire comprendre leurs doctrines. Ils auront ainsi un criterium infaillible pour vérifier les déductions de théories purement subjectives, et ils pourront se rendre compte de

l'aversion profonde des masses pour le régime communiste.

III La discussion qui précède n'a peut être pas réussi à ébranler les convictions. Pour trancher le débat je vais recourir à un argument plus décisif.

J'admettrai un instant avec les anarchistes que l'égoïsme est d'institution bourgeoise, et que la masse des travailleurs, livrée à elle-même, se débarrassera rapidement de l'individualisme ; je veux croire à l'action toute puissante du milieu ; j'accorderai qu'il suffira de quelques années de communisme pour nous initier à la pratique de la fraternité.

En dernière analyse, le problème se réduit donc à l'inauguration du régime communiste-anarchiste. Or, dans l'état actuel de l'industrie humaine, les conditions indispensables à la création de ce milieu font défaut. Qui ne voit, en effet, que la clef de voûte de tout le système, c'est que *les produits sans exception surabondent sur le marché*, afin que les consommateurs puissent prendre « au tas » à discrétion. Sinon, il y aura litiges, contestations, rixes. Pour mettre d'accord les parties, il faudra l'intervention d'arbitres, dont les jugements auront force de loi et seront sanctionnés par une autorité capable de s'imposer aux récalcitrants. Du coup, nous tournons le dos à l'anarchie ; nous voilà retombés en plein collectivisme.

Kropotkine a compris cette difficulté et a pris soin de la signaler avec une franchise qui lui fait honneur. Il admet que, d'ores et déjà, un certain nombre de produits manufacturés peuvent être fabriqués en proportion illimitée et consommés à volonté. Le reste n'existe qu'en quantité restreinte, souvent insuffisante ; cette seconde catégorie, à part quelques objets de luxe, comprend surtout les denrées alimentaires qu'on devra distribuer entre tous au prorata du stock disponible. Par la suite, une culture plus rationnelle du sol, en mode collectif et à l'aide de machines perfectionnées, fera cesser cette rareté ; mais, au début, il faudra li-

imiter la consommation au strict nécessaire. Ce sont des volontaires distributeurs improvisés, qui, nous dit-on, se chargeront de l'inventaire, des subsistances et de leur répartition. Réussiront-ils à satisfaire tout le monde? Echapperont-ils aux accusations de malversation, lancées par les agents de la réaction, et si faciles à accréditer chez un peuple soupçonneux à l'excès, accessible, dans les grandes crises, à des terreurs imaginaires, voyant partout des brigands pendant la durée de la première Révolution, et des espions pendant les deux sièges de 1870-71? Reverrons-nous les ménagères se former en queue et attendre de longues heures à la porte des boulangeries et des boucheries, comme dans une ville investie? Notez qu'il ne s'agit plus là d'un expédient provisoire imposé par le blocus, mais d'un mode de distribution qui durera des années, jusqu'à ce que les progrès de l'industrie aient fait naître l'abondance.

Ce n'est pas tout. Les approvisionnements épuisés, et il n'y en aura pas pour six mois, on devra s'adresser aux campagnes pour le ravitaillement de Paris et des grandes villes. Alors surgiront d'inextricables difficultés, si le communisme vient se heurter à l'entêtement du paysan, à son individualisme profond. Autant l'esprit du citoyen est mobile, autant le cerveau de l'homme des champs conserve intacte l'empreinte du petit nombre d'idées que le temps y a gravées par une lente érosion. Il ne change, au dire de Michelet, qu'une fois tous les mille ans. Depuis deux siècles, il poursuit obstinément la conquête de la terre, acclamant et et renversant tour à tour monarchies, républiques, empires, suivant que ces systèmes favorisaient ou contraignaient l'expansion de la petite propriété. Menacé dans son existence même par les charges qui l'accablent, il se détache actuellement du régime républicain. Il se ralliera avec transports à la liquidation anarchiste, qui libèrera la terre de toute redevance et livrera la grande propriété à son labour opiniâtre. En retour des avances que lui feront les travailleurs des villes

en outils, machines, engrais chimiques, vêtements, il leur fournira avec empressement le blé, le vin, le bétail. Son enthousiasme se refroidirait pourtant au dessous de zéro, si la considération des valeurs respectives des marchandises échangées n'intervenait pas dans ces opérations. Il entrerait en défiance, et croirait qu'au franc alleu nous voulons substituer une sorte de mainmorte ou de tenure, dont la seule idée réveillerait en lui les haines héréditaires accumulées par un servage de dix siècles. Donnant donnant, c'est la maxime du cultivateur. Les rudes efforts qu'exige la terre rebelle qui cède si parcimonieusement ses fruits, l'ont rendu positif. Mieux que les autres producteurs il sait calculer le prix de revient, la somme de travail humain incorporée dans son produit. Nous n'obtiendrons son concours qu'à la condition d'organiser *l'échange*. Tout autre solution nous conduirait tôt ou tard à la réquisition à main armée, qui transformerait nos provinces en autant de Vendées. La Révolution, commencée au nom de la fraternité, périrait dans l'horreur d'une guerre fratricide.

De quelque côté qu'on l'envisage, le communisme-anarchiste nous ramène donc, en définitive, au rationnement, au régime détesté de la caserne et de l'état de siège. Comme le collectivisme, il est impuissant à formuler une loi de répartition ; il aboutit fatalement à la reconstitution de l'autorité et à l'emploi de la force pour la distribution des produits. Il ne peut fonctionner qu'à la condition de nier son propre principe, et cette contradiction le condamne d'avance à un échec inévitable.

Il m'en coûte de me séparer de mes amis sur une question qui touche au fond même de leur doctrine. Je risque de blesser bien des susceptibilités et de froisser des convictions respectables. Aussi ai-je longtemps hésité. L'intérêt supérieur de la Révolution m'a seul décidé à sortir de ma réserve.

La gloire impérissable des anarchistes contemporains

sera d'avoir réagi contre le sensualisme grossier de notre époque en lui montrant un idéal supérieur. Leur erreur, c'est de croire à la réalisation immédiate de ces généreuses aspirations. Avant d'en arriver là, il faudra que la société passe par une série de formes intermédiaires, comme celles qui ont marqué l'évolution des êtres. Il est même douteux que nous nous élevions jamais à ce degré de perfection. L'humanité est emportée dans le processus d'un perpétuel devenir; condamnée à une marche sans trêve, elle ne pourra jamais se reposer dans la douce quiétude d'un état final, à moins qu'on entende par là l'anéantissement de l'espèce qui coïncidera avec le refroidissement du soleil. Il ne peut pas plus exister d'état social parfait que de gaz ou de cristaux parfaits. Pareilles aux lois de la physique, les lois de la sociologie représentent des limites, correspondant à des conditions simplistes qui ne se réalisent jamais dans l'inextricable enchevêtrement des phénomènes, qui forment la trame vivante de l'univers. Le communisme anarchiste est l'asymptote de la courbe du progrès humain; nous nous en rapprocherons constamment sans jamais l'atteindre. La civilisation développera sans cesse en nous les sentiments affectifs et leur subordonnera les instincts nutritifs; elle ne parviendra pas à faire disparaître le dualisme de notre nature. L'influence prépondérante de l'altruisme poussera de plus en plus les hommes vers les nobles actions, utiles à la collectivité, tandis que la sphère d'activité de l'intérêt personnel se restreindra graduellement à la production des objets de consommation, nécessaires à la conservation de l'individu. (*)

En fin de compte, tout le problème social consiste, comme l'a vu Proudhon, à établir l'équilibre entre les intérêts. Le communisme autoritaire et l'individualisme pur y échoueront toujours; l'un anéantit la personnalité, tandis que le second ne peut réussir à concilier les

(*) Ces conclusions sont d'accord avec celles des moralistes contemporains. Comme le fait observer Herbert

volontés antagoniques. Le communisme libertaire ne sera pas plus heureux dans ses tentatives. Il pose l'individu et la collectivité en face l'un de l'autre, dans toute la plénitude de leur action : à l'individu il ac-

Spencer, l'impraticabilité de l'altruisme absolu devient manifeste, si l'on réfléchit qu'il n'est possible sur une grande échelle qu'à la condition qu'il se trouve dans la société une moitié égoïste à côté d'une moitié altruiste. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que chacun, tout en se dévouant pour autrui et renonçant au bénéfice de son propre travail, acceptât cependant les sacrifices que s'imposent les autres à son profit. Le même individu devrait donc être à fois extrêmement généreux et extrêmement égoïste, ce qui implique une constitution mentale impossible à concevoir.

Si l'on soutient qu'en poursuivant le bonheur des autres, le plaisir sympathique qu'on éprouve ainsi est plus grand que le plaisir égoïste, on ne fera que reculer la difficulté ; car les autres poursuivant de leur côté le bonheur d'autrui, il faut bien admettre « qu'il y a quelque par un plaisir égoïste, avant que la sympathie qu'il fait éprouver produise un plaisir altruiste ». L'altruisme ne peut donc se manifester qu'autant qu'il est précédé d'un certain degré d'égoïsme. Le philosophe anglais en tire cette conséquence que « pour arriver à la plus grande somme de bonheur, chacun doit être plus égoïste qu'altruiste », puisque les plaisirs sympathiques, qui ne sont qu'une représentation idéale du bonheur d'autrui, auront toujours une intensité moindre que les sentiments réellement éprouvés, sauf les cas exceptionnels où de grandes catastrophes exaltent en nous la pitié ou le dévouement.

A notre époque, les circonstances où peut s'exercer l'altruisme sont fréquentes, en raison de la misère générale. Dans un état social plus parfait « où tout le monde sera capable de se conserver soi-même et de remplir complètement les obligations imposées par la société, les occasions de faire passer ses intérêts après ceux des autres, auxquelles s'applique le pur altruisme disparaîtront ».... « Le principe altruiste devient de moins en moins praticable à mesure que l'humanité se rapproche de l'idéal, parce que la sphère dans laquelle il doit s'appliquer diminue de plus en plus. »

corde une faculté de jouissance absolue sur tout l'avoir collectif; à la société il confère le droit de s'emparer du produit de chacun. Il y a là contradiction, antisocialité, et non pas équilibre. L'harmonie, dans un pareil système, ne pourrait résulter que de la limitation spontanée des intérêts individuels, sous l'impulsion d'une conscience supérieure des droits d'autrui. Cette haute éducation morale n'ayant pu être faite, dans notre so-

Spencer conclut de son analyse que l'égoïsme et l'altruisme sont *co-essentiels*. Un compromis est nécessaire entre ces deux tendances. La *sympathie*, entravée dans son développement pendant toute la durée du régime militaire s'est accrue considérablement depuis le début du régime industriel. Elle ira sans cesse en augmentant, à mesure que la constitution humaine s'adaptera plus complètement aux conditions de la vie nouvelle. « La discipline sociale agissant constamment, formera de telle manière la nature humaine que les plaisirs sympathiques finiront par être recherchés spontanément, pour le plus grand avantage de tous et de chacun »..... « La conciliation de l'égoïsme et de l'altruisme finira par être telle que malgré ce fait que le plaisir altruiste, autant qu'il est un élément de la conscience de celui qui l'éprouve, ne peut jamais être qu'un plaisir égoïste, on n'aura pas conscience de son caractère égoïste » Cependant les occasions d'exercer l'altruisme deviendront de plus en plus rares comme on l'a vu plus haut. De plus, le développement général de la sympathie sera tel, que chacun s'opposera à ce que son voisin lui fasse le sacrifice de ses satisfactions égoïstes; les membres de la société, pratiquant tous l'altruisme, ne souffriront pas que quelques uns seulement se dévouent aux intérêts de la communauté. « Sous sa forme dernière, l'altruisme consistera dans la jouissance d'un plaisir résultant de la sympathie que nous avons pour les plaisirs d'autrui, plaisir sympathique qui ne coûte rien à celui qui l'éprouve, mais qui s'ajoute par surcroît à ses plaisirs égoïstes » Enfin, le degré le plus élevé de moralité sera atteint quand nous contribuerons « non seulement aux satisfactions égoïstes, de nos semblables, mais encore à leurs satisfactions altruistes ». (Herbert Spencer, *Introduction à la science sociale, et Bases de la morale évolutionniste*).

ciété fondée sur le droit de la force, les intérêts égoïstes livrés à eux-mêmes nous ramèneraient bientôt au *bellum omnium contra omnes*, à cette guerre d'honneur à l'homme qui, d'après Hobbes, caractérise l'état de nature, antérieur à la constitution des sociétés. Pour échapper à la dissolution de l'organisme social, la nécessité d'un pouvoir fort s'imposerait. Autorité ou individualisme, voilà donc le dilemme auquel sont acculés les anarchistes. Nous avons vu plus haut qu'en fait ils sont entraînés malgré eux vers le despotisme, et qu'ils en reviennent fatalement, sous une forme déguisée, aux bons de travail des collectivistes.

Proudhon avait cependant indiqué une solution différente qui, tout en respectant la liberté de l'individu, assure une balance parfaite entre la production et la consommation. L'adoption des bons d'échange qu'il préconisait, mettrait directement en présence les vendeurs et les acheteurs, sans intermédiaires ni ingérence gouvernementale d'aucune sorte. Par l'abolition de l'or, équivalent général des marchandises, monnaie privilégiée en laquelle doivent se transformer actuellement tous les produits, ce système empêcherait l'accumulation des richesses entre les mains de ceux qui ont accaparé les métaux précieux. Plus de royauté du numéraire, mettant l'embargo sur la circulation et prélevant son tribut. Toutes les marchandises deviendraient immédiatement échangeables, sous la double condition d'un pacte préalable entre l'ensemble des travailleurs et d'une production réglée d'après les indications de la statistique, afin d'éviter la création d'utilités.

Le mécanisme du système mutualiste est trop connu pour qu'il soit utile d'y insister, dans cette étude purement critique, où j'ai essayé surtout d'élaguer l'arbre de la science sociale, en le débarrassant de quelques unes des folles pousses qui l'empêchent de croître et de devenir le vigoureux arbre de vie, le Hôma symbolique du Zend-Avesta, à la fois lumière et parole. Je me propose de consacrer une étude spéciale à la question de l'échange, et de réfuter les objections tirées de

la prétendue impossibilité de constituer la valeur. La détermination de celle-ci ne peut évidemment qu'être expérimentale; on y parviendra par approximations successives. C'est ainsi qu'ont procédé l'astronomie, pour la mesure des dimensions du système solaire, et la chimie pour la fixation des équivalents des corps simples. Rejettera-t-on ces sciences comme il usoit parce qu'il y a encore une incertitude de quelques centaines de mille lieues sur la distance réelle du soleil à la terre, et que la grandeur des poids atomiques de la plupart des éléments n'est connue jusqu'ici qu'à un centième près?

On reprochera à ce système de ne pas comprendre ceux qui, incapables de travail, n'auront pu se procurer de bons d'échange; il semble, au premier abord, qu'ils seront exclus de l'association des travailleurs et qu'ils n'auront pas leur couvert au banquet. Il serait facile de répondre que l'altruisme trouvera là un vaste champ pour s'exercer. Mais il importe que l'existence de chacun soit, dès le lendemain de la révolution mise à l'abri du bon plaisir. Le principe de justice, qui sera le grand régulateur de la société nouvelle, est incompatible avec la charité. Celle-ci n'a de raison d'être que dans des milieux comme le nôtre, où le paupérisme est la condition normale de toute une classe; elle n'aura plus l'occasion de soulager la misère, quand le régime des garanties mutuelles, s'étant étendu à tout le corps social, l'existence de chacun se trouvera assurée par un vaste système d'assurances contre les maladies, les accidents, la vieillesse, etc. En outre, les communes et les groupes corporatifs réserveront, sur les produits du travail, une part destinée à protéger leurs membres contre les risques et les mille hasards de la vie. De même que dans les corps vivants, un véritable *contrat physiologique* assure à chaque organe un appert convenable des éléments plastiques du sang; ainsi le contrat social pourvoir à la subsistance de chacun. (*) Le pacte incessamment renouvelé, afin de satisfaire aux conditions variables de l'équilibre mobile de la société, assurera une réparti-

tion équitable du bien être entre tous. Bien plus, cet altruisme passif paraîtra encore insuffisant. L'expansion progressive de la sympathie développera l'aide mutuel spontané, en dehors de tout contrat, et poussera de plus en plus les hommes à se rendre des services gratuits qui décupleront les plaisirs de la vie.

On voit donc que le régime de la mutualité nous conduirait progressivement à la fraternité par la pratique de la solidarité et de la justice. Il supprimerait d'un coup tout vestige de l'antique autorité. Le pont étant ainsi rompu, le retour vers le passé deviendrait impossible. Enfin, la transformation sociale s'accomplirait sans provoquer un éréthisme violent des sentiments affectifs, une de ces crises nerveuses infailliblement suivies d'une prostration accablante, comme en produisit l'avènement du Christianisme.

Les anarchistes semblent craindre qu'un programme aussi raisonnable soit impuissant à électriser les masses. Je retrouve la trace de cette préoccupation dans le passage suivant du livre de Malato : « A ne la considérer que comme un état extra-humain... l'Anarchie représenterait encore l'effort incessant vers le mieux, le contraire de l'immobilisme. Pour avoir peu il faut demander beaucoup. »

C'est là une erreur et un anachronisme. Nous ne sommes plus au temps du fanatisme religieux. Les foules sont imprégnées du positivisme du siècle. L'affranchissement définitif du travail, le besoin impérieux d'un libre essor des facultés humaines, sont aujourd'hui des mobiles aussi puissants que le furent autrefois les croyances surnaturelles. Ce serait, d'autre part, faire injure au prolétariat moderne que de le supposer uniquement préoccupé de jouissances matérielles, de fêtes, de spectacles, comme la plèbe dégénérée du temps des Césars : « C'est une calomnie contre les hommes

(*) Cette idée a été développée par Herbert Spencer dans les *Principes de Sociologie*, 2^e partie, paragr. 254.

« que de dire qu'ils sont incités à l'action héroïque par
« facilité, espoir de plaisir, récompense... Difficulté,
« abnégation, martyre, mort, voilà es *appâts* qui agis-
« sent sur le cœur de l'homme. » Toute notre histoire
moderne justifie ces fortes paroles de Carlyle (*). Le
patriotisme, qui n'est au fond qu'une conception rudi-
mentaire de l'intérêt collectif, a suscité l'admirable
élan des volontaires de 1792. Trente cinq mille hom-
mes se sont fait tuer en 1871 pour l'autonomie com-
munale. Et les anarchistes de Chicago, qui ont at-
teint les plus hautes cimes de l'héroïsme, n'étaient-ils
pas de simples mutualistes? Quel prodiges de va-
leur et de dévouement n'enfantera pas la proclamation
du droit économique qui, à l'idée abstraite de Justice et

(*) On me fait observer que cette citation est en oppo-
sition avec ce que j'ai dit plus haut au sujet de l'égoïsme
humain. La contradiction n'est qu'apparente. C'est à pro-
pos de Mahomet et de l'avènement des religions que Car-
lyle s'exprime ainsi; Il n'a en vue que les mobiles qui nous
poussent à l'*action héroïque*, et non la satisfaction de nos
besoins matériels, ainsi que le montre clairement la
phrase suivante détachée du même paragraphe: Ce n'est
pas en flattant nos appétits; non, c'est en éveillant l'hé-
roïque qui sommeille en nous qu'une religion quelcon-
que peut gagner des adhérents.»

Tâchons de comprendre que le travail est, par nature,
essentiellement prosaïque. Qu'il s'accomplisse dans un
égout ou dans une clinique, au fond d'une mine ou au
milieu des vapeurs délétères d'un laboratoire, il devient
également répugnant à la longue, par la monotonie et la
lassitude qu'amène le surmenage. Chacun a un intérêt
direct à le réduire à un minimum et à exiger que son voi-
sin accomplisse sa part de la tâche que la nature nous
impose. L'idéal n'a rien à y voir. Les fonctions écono-
miques constituent la nutrition du corps social; elles
correspondent dans leur ensemble à la vie végétative des
corps organisés. Ce n'est qu'après la corvée accomplie et
les besoins nutritifs satisfaits, que nous pouvons nous
adonner à des occupations plus hautes, et développer
librement nos facultés intellectuelles, morales et esthé-
tiques.

de Liberté vient joindre la satisfaction immédiate des intérêts individuels !

Quittons enfin les régions nébuleuses de la métaphysique et mêlons nous au peuple. En continuant à nous renfermer dans la « tour d'ivoire » chère à M. Renan et aux dilettantes de la philosophie, nous pourrions former une petite secte comme celle des stoïciens, mais il nous faut renoncer à exercer une action quelconque sur ces événements et passer la main aux collectivistes. Ceux-ci échoueront certainement. La bourgeoisie ne leur laissera pas le temps d'installer leurs services publics, qu'un despote de génie, aidé d'une formidable bureaucratie, ne parvienne à organiser en l'espace de dix années. Nous abstenir, c'est donc préparer les voies à une restauration capitaliste, panachée de socialisme catholique et césarien. Quant à supposer que la Révolution n'apparaîtra pas à son heure parce que nous ne l'aurons pas provoquée, c'est un espoir chimérique. Chaque génération trouve, au détour de la route, le Sphinx redoutable qui lui barre le passage et lui crie: « Devine ou je te dévore ». Ceux de 48 et de 71 en savent quelque chose. Nous laisserons-nous saigner comme eux, faute d'avoir voulu étudier des solutions pratiques. Ce serait assumer une grave responsabilité et manquer à notre mission. A chaque étape de l'humanité, c'est un petit groupe d'hommes, dont les aspirations et le tempérament correspondent aux tendances de l'époque, qui supporte tout l'effort de la lutte, en dirige les coups, et se dévoue pour le salut commun. Nous sommes désignés pour ce rôle périlleux, dans la guerre sociale qui va commencer. Tâchons d'être à la hauteur des circonstances; fourbissons nos armes, préparons notre plan de campagne, car, je n'hésite pas à le prédire, en paraphrasant un mot célèbre: **« La révolution sera anarchiste ou elle ne sera pas ! »**

APPENDICE

Au sujet de mes observations relatives à la lenteur de l'évolution biologique et historique, on m'objecte que j'ai négligé de faire entrer en ligne de compte un facteur essentiel, *l'éducation*. Voici ma réponse :

L'optimisme de nos amis me semble provenir de ce qu'ils confondent l'instruction avec l'éducation. Notre réceptivité intellectuelle est incomparablement supérieure à notre réceptivité morale. Il s'en faut que dans l'histoire, le progrès des mœurs ait marché du même pas que celui des connaissances.

Les découvertes scientifiques accumulées nous ont donné l'empire du monde matériel, tandis que la révélation de la Justice et de la Fraternité par la philosophie ancienne, n'a pu encore dompter notre égoïsme. Nous ressemblons à ces Canaques ou à ces Indiens, qui amenés tout enfants dans nos écoles, s'assimilent avec une surprenante facilité les éléments de nos sciences, sans pouvoir s'adapter à nos conditions sociales, et qu'un irrésistible instinct rappelle à la vie sauvage, dès qu'ils ont atteint l'âge d'homme. L'animalité de notre première origine est plutôt engourdie qu'éteinte ; on le voit dans ces luttes intestines, où le prétendu civilisé redevient un cannibale ivre de carnage. C'est que nos passions sont des forces élémentaires bien supérieures en énergie aux freins que nous essayons de leur opposer. Les religions, qui constituent le plus puissant système de répression morale qu'on ait imaginé, n'ont qu'imparfaitement réussi à en modérer l'impulsion. Il a fallu recourir à la main de fer d'une autorité, capable d'imposer la discipline sociale à l'aide de peines atroces. À ce régime de chiourme, les passions ont graduellement décréu en intensité, mais du même coup l'initiative individuelle s'est atrophiée. Il est temps de desserrer ces entraves qui finiraient par tuer la spontanéité humaine. Voyons ce qu'il en résulte.

tera, dans l'hypothèse où, d'un commun accord, la nation voudrait tenter l'expérience d'un système d'éducation communiste.

La masse du peuple, n'ayant aucune idée du nouveau régime, devra provisoirement placer ses enfants sous la tutelle des socialistes les plus éclairés, qui formeront un grand conseil de famille ayant pour mission de diriger paternellement l'éducation de la jeune génération. Il arrivera de deux choses l'une:

Où bien cette éducation sera absolument libertaire, et les jeunes gens, imbus de la morale la plus pure, ne trouveront pas dans ces préceptes, quand ils seront adultes, une force suffisante pour réagir contre les instincts qui n'auront par été matés par une discipline rigoureuse. Alors le desaccord flagrant entre les enseignements des éducateurs et la pratique journalière aboutira à un avortement ridicule. Comme l'observe Montesquieu, la supériorité de l'éducation des anciens est qu'elle n'était jamais démentie, tandis qu'aujourd'hui nous recevons trois éducations différentes: « celle de nos pères, celle de nos maîtres, celle du monde. Ce qu'on nous dit dans la dernière renverse toutes les idées des premières. » (*)

Où bien, on soumettra l'enfant à l'action raisonnée d'un joug qui comprimera systématiquement, dès la naissance, toutes les impulsions natives. A l'aide d'une orthopédie morale renouvelée des Jésuites, on pétrira le cerveau encore plastique des nourissons dans un moule préparé d'avance, de façon à produire des êtres artificiels, rabougris et émondés comme les arbres nains du Japon. Mais, en étouffant ainsi les bourgeons de la plante humaine, on aboutit à l'hébétude et à la stupeur. Les missionnaires de la Compagnie de Jésus avaient soumis les naturels du Paraguay à cette discipline méthodique, au point de les transformer en automates. Bougainville, qui les visita, trouva qu'ils

(*) *Esprit des lois*, Liv. IV. Chap. IV.)

ressemblaient à des « animaux pris au piège. » Singes savants, lions de ménagerie sautant dans des cerceaux, voilà ce que ferait des générations futures l'adoption de ce plan, heureusement impraticable.

J'ai hâte d'ajouter que les anarchistes repoussent formellement un système d'éducation aussi despotique. Ils ont repris pour leur compte les belles théories de Guillaume de Humboldt sur l'importance essentielle du développement humain dans sa plus riche diversité; ils pensent avec lui que, pour y atteindre, deux choses sont indispensables : « la liberté et une variété de situation » Leur tendance manifeste, c'est de laisser s'accomplir librement l'évolution, sous l'action d'un milieu social constamment progressif. L'éducation convenablement dirigée parviendra sans doute, suivant la remarque d'un moraliste contemporain, à créer de toutes pièces des instincts artificiels capables de faire équilibre aux instincts héréditaires, à l'aide d'un ensemble de suggestions coordonnées et raisonnées. Mais nos connaissances psychologiques ne sont pas encore suffisamment avancées pour nous guider dans cette voie nouvelle, et, d'autre part, la genèse de ces instincts artificiels ne peut être que l'œuvre du temps, comme celle des tendances héréditaires. Il en résulte que les progrès moraux ne se réaliseront qu'avec lenteur et que nous sommes encore loin du jour, entrevu par Spencer, où l'instinct moral sera assez puissant pour nous faire exécuter automatiquement les actes altruistes.

